Document généré le 12 juil. 2025 01:12

Séquences : la revue de cinéma

Réparer les vivants
Un coeur qui palpite

Claire Valade

Numéro 308, juin 2017

URI : https://id.erudit.org/iderudit/86031ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Valade, C. (2017). Compte rendu de [Réparer les vivants : un coeur qui palpite]. *Séquences : la revue de cinéma,* (308), 26–27.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2017

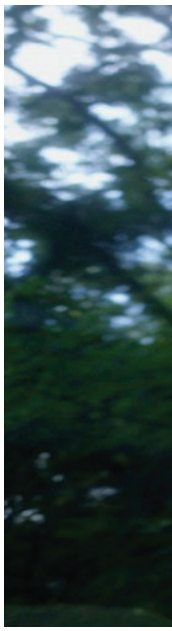
Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/



Réparer les vivants

Un cœur qui palpite

Il est très difficile de réussir un film de fiction que l'on pourrait qualifier « de métier » (avec tout ce qui s'y rattache). Comment examiner un travail donné dans ses moindres détails et rendre passionnant pour le spectateur la monotonie des gestes ou des actions ? Surtout, comment y parvenir sans en trahir, justement, cette patiente récurrence qui définit la nature même d'un labeur, sans en trahir ce savoir-faire qui en fait justement un métier ? Médecine, droit, éducation, travail social, journalisme — nombre de films explorent chaque année, partout dans le monde, une foule de métiers par le biais de toutes sortes de sujets. La plupart sont souvent trop cliniques ou au contraire trop sentimentaux, trop héroïques ou encore trop désespérés. Il est extrêmement ardu d'arriver au bon dosage, au bon équilibre de tout ça — héroïsme, sentiments, détresse et enchantement. En d'autres mots, à l'humain au-delà du métier.

CLAIRE VALADE

Rares sont les œuvres de fiction du genre qui y parviennent et qui s'élèvent au-dessus de la mêlée. Pour tout ***All the President's Men*** (Alan J. Pakula, 1976) ou ***La Guerre est déclarée*** (Valérie Donzelli, 2011), il y a mille ***Truth*** (James Vanderbilt, 2015) ou ***Lorenzo's Oil*** (George Miller, 1992), dégoulinants de bons sentiments ou de morale bien-pensante. Le dernier long métrage de la Française Katell Quillévéré, ***Réparer les vivants***, dédié au don d'organe, fait miraculeusement partie du premier groupe. De ce sujet qui pourrait être particulièrement lourd, elle réalise plutôt une chronique tout en délicatesse, celle d'un cœur, un vrai, palpitant et tout chaud, dont une femme dans la force de l'âge hérite d'un tout jeune homme en mort cérébrale. C'est le parcours de ce cœur, en quelque sorte, qui est le prétexte du film. Évidemment, il parle aussi de bien d'autres choses et c'est la raison pour laquelle il dépasse le simple compte-rendu ou mélodrame médical.

C'est aussi exactement pourquoi, au visionnement de ***Réparer les vivants***, on ne peut s'empêcher de penser à une autre de ces œuvres rares qui planent au-dessus de la médiocrité ambiante : le grand film de Sólveig Anspach, ***Haut les cœurs!*** Y rejoint le sujet : l'impact humain d'une médecine de pointe sur deux patientes acculées au mur, la première avec un cœur défaillant en quête d'une transplantation, la seconde avec un cancer qui la ronge alors même que la vie croît en elle. Et, bien que les deux films soient très différents dans le style et dans le ton, y rejoint aussi une approche d'une profonde humanité, à la fois rude et belle, qui élève la portée de l'un comme de l'autre.

Haut les cœurs! aborde son sujet presque à la manière d'un huis clos : on suit quasi exclusivement Emma, enceinte de son premier enfant, soutenue par son compagnon, Simon, et son médecin, dans son difficile traitement oncologique contre le cancer du sein, l'action étant principalement confinée à la maison du couple et aux locaux hospitaliers. Traitée de façon quasi clinique, dans la blancheur et la minutie, toute la démarche médicale est déployée dans ses moindres détails techniques. Mais s'il plane néanmoins une certaine sérénité inquiète et fébrile sur tout le film, c'est parce que la réalisatrice s'attarde d'abord aux personnages et à leur vie intérieure, rendue avec une extraordinaire émotion dénuée de sentimentalité sirupeuse par Karin Viard et Laurent Lucas.

PHOTO : Après le choc, une peine d'une profondeur infinie

« Si Katell Quillévéré réussit à raconter avec une apparente simplicité aussi désarmante toute la complexité du parcours d'un don d'organe, c'est parce qu'elle a réussi l'improbable : trouver un équilibre fragile mais parfait pour parler tout simplement d'humanité... »

Il y a de cela aussi dans ***Réparer les vivants***, cette description du processus médical avec cette sensibilité vive et cette belle économie de moyens dans le traitement du malheur. Pas d'effets de manches, de grands épanchements, de violons. Des pleurs, oui, parce qu'il y a bel et bien malheur, mais des pleurs ordinaires de parents ordinaires qui viennent de perdre un enfant. Des pleurs d'incompréhension, colériques et soudains, qui s'éteignent vite lorsque le choc laisse plutôt place à une peine d'une profondeur infinie, non dite, mais bien visible sur les visages à vif d'Emmanuelle Seigner et de Kool Shen cadrés de près. La réalisatrice s'attarde brièvement à leur quotidien de couple séparé, réuni par ce terrible événement. Mais dans ce récit, ils ne sont rien d'autre que des parents, brisés par le chagrin mais conscientisés du rôle que pourrait jouer leur fils dans la vie d'inconnus ayant un besoin vital de ses organes. Leur rôle narratif est donc d'être déclencheurs de l'action d'un récit choral. La palette de personnages touchés par le fil conducteur dans ***Réparer les vivants*** est donc beaucoup plus large que dans le quasi-huis clos de Sólveig Anspach, et chacun occupe une fonction scénaristique précise au sein du récit. Simon en est, quasi littéralement, le cœur et le héros (passif, bien malgré lui); ses parents, on l'a dit, sont déclencheurs de l'action; Thomas l'accompagnateur et le personnel soignant sont les passeurs; Anne, la récipiendaire de la greffe, incarne le but final du récit.

Puisque Quillévéré souhaite raconter le parcours d'un organe donné pour greffe et de l'impact de ce don sur toutes les personnes touchées par celui-ci, il y a en effet bien peu d'espace pour creuser l'histoire personnelle de chacun. Et pourtant, malgré le fait qu'on sait bien peu de leur vie, la cinéaste parvient à donner une épaisseur inespérée à ses personnages principaux. La raison en est bien simple : la réalisatrice nous les présente comme des individus incarnés, entiers, tels qu'ils sont. Ainsi, si l'on comprend la détresse des parents de Simon, tout l'amour qu'ils lui portent et tout le vide qui s'ouvre maintenant devant eux, c'est parce que Quillévéré nous donne à voir le jeune homme en flash-backs, amoureux d'une belle jeune fille qu'il conquiert par la simple force de son coup de pédale à travers les rues du Havre. Si l'on s'attache aux soignants de Simon, c'est parce que la cinéaste ouvre une fenêtre sur leurs petites joies, au-delà de leur terrible responsabilité vis-à-vis du corps de Simon et des parents de celui-ci : Jeanne l'infirmière est en train de tomber amoureuse; le Dr Révol enseigne aux résidents de son hôpital; quant à Thomas (merveilleux Tahar Rahim, d'une douceur inépuisable en compagnon des derniers moments de Simon), la beauté du chant du chardonneret suffit à le rendre heureux quelques instants. Il en va de même pour Claire, une Anne Dorval magnifique de retenue et de candeur qui palpitent. Ses craintes face à son état de santé vacillant et à l'opération qui l'attend deviennent parfaitement compréhensibles lorsque la réalisatrice la suit de sa belle maison plongée dans la verdure foisonnante jusqu'au curieux appartement impersonnel aux murs mauves et au lit rond aux draps de satin rouge qui l'accueille temporairement.

Tous ces choix — de mise en scène, de couleurs, de textures — humanisent les personnages par petites touches, leur donnent de la dimension et les empêchent de verser dans les stéréotypes. Quillévéré réussit un film d'une rare finesse, tout en demi-tons sur le plan des dialogues, du développement des personnages et de l'atmosphère, parfois jusqu'au rêve éveillé (la mer qui emplit l'autoroute, le baiser imaginé par Jeanne à l'hôpital, même les flash-backs de Simon), alors qu'elle entoure ses personnages et qu'elle campe son action dans des lieux aux couleurs riches, aux éclairages vivants sans verser dans le Technicolor. Elle crée ainsi un monde vrai, à la fois ancré dans le réel et dans le poétique. Et si Anne est la seule personne de tout le récit que l'on voit officiellement *réparée*, physiquement parlant, ce n'est pas uniquement son histoire qui nous intéresse mais bien celle de tous les vivants laissés derrière par la mort de Simon et affectés par lui. Après tout, l'indice est dans le titre : on parle bien de réparer *les* vivants, au pluriel. Si Katell Quillévéré réussit à raconter avec une apparente simplicité aussi désarmante toute la complexité du parcours d'un don d'organe, c'est parce qu'elle a réussi l'improbable : trouver un équilibre fragile mais parfait pour parler tout simplement d'humanité, dans toute sa sublime banalité. ★★★½

■ **Origine :** France/Belgique — **Année :** 2016 — **Durée :** 1 h 43 — **Réal. :** Katell Quillévéré — **Scén. :** Katell Quillévéré, Gilles Taurand, d'après le roman de Maylis De Kerangal — **Images :** Tom Harari — **Mont. :** Thomas Marchand — **Son :** Florent Klockenbring, Benjamin Rosier — **Mus. :** Alexandre Desplats — **Dir. art. :** Daniel Bevan, Virginie Montel — **Cost. :** Isabelle Pannetier — **Int. :** Gabin Verdet (Simon), Tahar Rahim (Thomas), Emmanuelle Seigner (Marianne), Anne Dorval (Claire Méjean), Bouli Lanners (Dr Révol), Monia Chokri (Jeanne), Kool Shen (Vincent), Alice Taglioni (Anne), Dominique Blanc (Dr Lucie Moret) — **Prod. :** Philippe Martin, Justin Taurand, David Thion — **Dist. :** Axia Films.

PHOTO : S'empêcher de verser dans le stéréotype